

L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA



10.^F
TOUS LES
MERCREDIS

4^e année

N° 45

8 MAI

1946

« LES PORTES DE LA NUIT » VONT S'ENTR'OUVRIR SUR LE PROFIL DE NATHALIE NATTIER
(Photo ALDO.)



VARIATIONS SUR UN VISAGE

GREER GARSON

EN 1940, nous avons fait la connaissance, dans les brumes tyrolennes, de cette rousse Irlandaise aux yeux verts, future Mrs. Chips. Le visage de Greer Garson, que nous avons revu dans « Orgueil et Préjugés » et dans « Prisonniers du passé », est, par sa photogénie, celui d'une véritable comédienne de l'écran : il peut se modeler selon les rôles, la conception qu'en ont l'artiste ou le réalisateur. Trois photos, trois expressions différentes. Et ce visage, dont on dit qu'il est en réalité assez insignifiant, prend soudain, par la grâce des maquilleurs et des opérateurs qui le sculptent à volonté, une beauté d'une surprenante intensité dramatique. A gauche, Greer Garson dans « Mrs. Miniver », et à droite dans « Mme Curie », avec Walter Pidgeon.



LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

MARIA CASARÈS

MARIA CASARES émet des ondes qui mettent le spectateur (et le critique) en rage contre elle ou à ses genoux. Ondes poignantes qui déjà la faisaient, survoltée, trembler de la tête aux pieds le jour où, chez le cher René Simon (qui, exultant, la désignait d'emblée comme une future Phèdre telle qu'on n'en avait pas vu depuis Sarah Bernhardt), elle joua, un instant, vêtue de lin blanc, le rôle d'Eriphile.

Peu avant, quittant l'Espagne à dix-sept ans, elle ne parlait pas un mot de français. Peu après, au concours du Conservatoire, elle donnait de Bérénice une interprétation si intense, si fiévreuse, si peu dans les habitudes de la maison, si émouvante aussi, que cet orage de printemps ne pouvait se terminer qu'en scandale ou en triomphe. Il fallait chasser cette torche humaine ou lui donner le Premier Prix. Mais la France est le pays de la mesure : on lui accorda un insignifiant Second Prix.

Débutant en 1942 dans Deirdre des douleurs, Maria Casarès fut connue de tout Paris en moins d'un mois ; et les théâtrophiles sentirent aussitôt qu'ils avaient une nouvelle reine, pour laquelle ils étaient prêts à se battre ! Au moins, celle-ci, le cinéma ne la leur prendrait pas. La beauté de Maria se rit (de ce rire ambigu, voluptueusement roucoulé) de celle qu'on peut définir par des canons. Si son corps léger dessine des lignes ondoyantes et tendres qui se croisent aux abords d'une taille romantique — son visage bronzé par un soleil intérieur est une construction d'angles aigus : les pommettes, le nez, le menton, les coins de la bouche ironique ou tragique, les yeux qui tendent vers les tempes, les prunelles qui lancent des flèches !...

Pas photogénique, la dame, Bon Dieu !... Après s'être vue dans Les Enfants du paradis, elle pleura toute la nuit. Puis, dans Les Dames du Bois de Boulogne, réunissant à miracle, dans son allure, dans son comportement et une certaine désinvolture contrôlée, les six ou sept dernières femmes du monde de Paris, elle apparut d'une beauté bouleversante. Et cette figure ingrate de femme riche, amoureuse délaissée, toute absorbée par sa vengeance impitoyable et, grâce à elle, pitoyable, de quelle flamme pure elle brûlait !

Elle peut donner vie à toute une série de personnages que nulle autre ne peut jouer. Mais, pourtant pauvre en vedettes, le cinéma français est-il donc si riche qu'il n'offre pas à « Maria » le rôle qu'elle n'a pas trouvé au théâtre ? Bérénice, Hermione, Grouchenka... Voilons d'un rideau pudique la projection de Roger-la-Honte (pourquoi Roger ?), elle n'y est pour rien.

En attendant mieux, je voudrais simplement un rôle où je puisse porter une robe courte !... » soupire-t-elle, à la veille d'aller incarner au Maroc une héroïne arabe — après avoir été sur la scène successivement irlandaise, norvégienne, grecque, espagnole et russe...

Cependant, cette bigarure paraît encore terne à mes yeux avides, jeune Maria. Tu es de ces actrices qui, selon Diderot, imposent leur propre chair aux personnages au lieu de se déguiser de leur défroque. Et le Minotaure te dit son désir de te voir communiquer ton excessive et captivante exaltation, qui tout à la fois le fascine et lui dessèche la gorge, à une Salomé délirante comme celle d'Oscar Wilde et parée, gracieuse, innocente, comme celle de Filippo Lippi.

Le Minotaure.

Varsovie accuse

UNE exposition sur le martyr de la capitale polonaise s'est ouverte à la Galerie des Beaux-Arts, 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré. On y présente à Varsovie accuse.

Premier cri d'appel de la Pologne libre, Varsovie accuse apporte au monde entier le témoignage de la grande cité martyrisée par les hordes germaniques. Preuve de plus au dossier des criminels nazis : ce court métrage réalisé par Stanislaw Urbanowicz dès la Libération, nous apporte la leçon de Varsovie : la capitale polonaise a su puiser dans le long cauchemar des six années d'occupation une énergie à la mesure de son martyre.

Mais, avant tout, Varsovie accuse... ce sont des opérateurs allemands qui ont osé filmer ces images de la destruction systématique de la grande cité s'écroulant quartier par quartier. Fiers de leurs crimes et sûrs de leur force, les nazis amassèrent eux-mêmes les preuves irréfutables de leur folie sadique de détruire pour détruire, de tuer pour tuer. Tous les moyens sont bons pour rayer Varsovie de la carte de l'Europe ! Les lance-flammes s'acharnent savamment sur les monuments publics, les écoles, les hôpitaux, les églises. On assassine en série. Et les survivants de ce massacre titanesque sont déportés vers la mort des camps de torture. Les ruines de la ville meurtrie s'accumulent en un cimetière de pierres et de ferraille tordue. Plusieurs siècles de travail et de civilisation deviennent cendre et poussière.

Varsovie accuse ! C'est une ville morte qui a été libérée, un fantôme de ville aux murs crevés sous son linceul de neige... Mais déjà on déblaye les ruines, on trace des plans. Une ville d'outre-tombe renait à la vie et au travail. Ce travail qui efface le malheur...

Le cinéma a fêté le Premier Mai

LE cinéma a participé aux grandioses manifestations du 1^{er} mai. Un char du cinéma, escorté par plus de quatre cents membres de la corporation, a pris part au défilé.

Ce char était orné d'un grand écran et surmonté de trois banderoles : « Le cinéma, art populaire et international », « Création d'un secteur nationalisé », « Création d'une usine de pellicule ».

Les réalisateurs Louis Daquin et Jean Grémillon marchaient en tête du cortège. Quant à la corporation des acteurs, elle était représentée par Jean Mercanton.

Ainsi, le cinéma s'est associé à la grande fête des travailleurs.

Enfin, le Festival !

UNE bonne nouvelle, cette semaine : le Festival international de Cannes aura lieu. Son inauguration est même fixée au 20 septembre, et les invitations officielles ont été envoyées.

Ainsi, grâce — nous voulons le croire — aux énergiques protestations d'une partie de la corporation et de la presse (de l'Écran Français, en particulier), on a trouvé, enfin, les six millions nécessaires pour compléter le budget de cette manifestation dont la France se devait de prendre l'initiative.

Espérons que d'ici la fin de l'été, de nouveaux retards ne surviennent pas et que, après les Russes et les Anglais — dont, officiellement, la participation est déjà assurée — les Américains acceptent de présenter leurs meilleurs films dans cette grande compétition internationale.

Pour Maurice Cloche la Reine-Mère est un cobaye

JAMAIS un film d'Yves Mirande n'aura défrayé à ce point la chronique. Car Pas un mot à la reine mère est en passe de devenir un véritable cheval de bataille. Un mulet plutôt, puisque personne ne conteste qu'il ne s'agisse que d'un bâtarde. Mais, voilà, Maurice Cloche — qui en a accepté le parrainage — prétend que son nouveau cocktail (théâtre, plus un zest de cinéma) sera, s'il le réussit, une révélation, alors que d'autres pensent que ce compromis, ce nègre-blanc, cet à-peu-près ne vaudra pas tripette.

De quoi s'agit-il en somme ? De l'éternelle querelle du théâtre filmé, de la distinction entre l'art de la scène et l'art de l'écran. Mais elle est, cette fois, posée de façon plus nette, plus agressive, puisque le cinéma s'est déplacé et est monté sur les planches, alors que, jusqu'à présent, le théâtre faisait le premier pas et acceptait l'hospitalité du studio.

C'est donc au Théâtre Antoine — où les représentations se passent entre deux prises de vues, à moins que les prises de vues ne se situent entre deux représentations — que Maurice Cloche « met en boîte » la pièce d'Yves Mirande. Après les petits pois, nous aurons donc les vaudevilles « au naturel ». Chacun sera libre d'assouvenir à sa convenance... ou de manger fadé, s'il lui plaît.

L'ingénieur du son a élu domicile dans l'infirmerie et, à l'ombre de la croix rouge, ses appareils prennent de trompeuses allures chirurgicales. Sous

ATTENTION !

VOUS allez souvent au cinéma ?

— J'y allais plusieurs fois en semaine... mais actuellement il n'y a rien à voir.

Ce petit dialogue, qu'on entend tous les jours dans la rue ou dans le métro, pourrait offrir à ceux qui tiennent entre leurs mains les destinées de notre cinéma un sujet de méditation.

Un seul film la semaine dernière.

Cependant, à Paris comme dans toutes les villes françaises, les cinémas continuent à afficher des films vieux de sept ans, dix ans et même davantage.

Le spectateur qui consulte les programmes que donnent les trois cents cinémas de la capitale, pour peu qu'il apporte à l'emploi de sa soirée quelque discernement, doit généralement se résigner à revoir un film qu'il connaît déjà. A moins qu'il ne se décide, tout simplement, à rester chez lui.

A la longue, les amateurs les plus assidus, ceux-là mêmes qui constituent pour le cinéma la clientèle la plus stable, se lassent, se détachent d'une forme de spectacle qui ne leur apporte aucun renouvellement.

Pourtant, il suffit de voir la foule qui se presse à l'entrée des quelques salles qui projettent des œuvres récentes pour se convaincre que le cinéma n'a jamais trouvé en France un public plus fervent et plus étendu. Le cinéma est entré définitivement dans nos mœurs : il est devenu un besoin. Et il est affligeant de penser que la production française n'a pas su profiter à temps des merveilleuses perspectives qui s'offraient à elle après la Libération.

D'autant plus affligeant, qu'il faut s'attendre à une importation massive et prochaine de films américains. Si l'on en croit les bruits qui courent, la mission Léon Blum aurait rapporté des Etats-Unis un accord qui prévoirait l'entrée en France de 240 films en 18 mois, soit 160 films par an.

Chiffre considérable — voire même inquiétant ! — La production française pour 1945 n'a été au total que de 75 films de long métrage dont 42 sont sortis ou ne sortiront qu'au cours de l'année 1946).

Par ailleurs, 160 films américains en un an c'est — à une vingtaine près, le chiffre du contingentement d'avant-guerre. Mais alors la plupart des salles passaient deux films par séance : déplorable pratique, mais qui permettait d'absorber une grande quantité de ces bandes étrangères.

Le rétablissement de la concurrence américaine placera le cinéma français dans une situation précaire qu'il ne pourra surmonter qu'en produisant des œuvres d'une qualité indiscutable.



le casque, il écoute les vagissements du nouveau-né.

Puis, tels de monstrueux cordons ombilicaux, les câbles se multiplient, indiquant le chemin vers la scène cernée de projecteurs. Le décor a été quelque peu complété et ne laisse — par pudeur sans doute — apercevoir qu'un petit coin de la salle. Dans une avant-scène, semblable à quelque cyclope officiel, un « spot » est aux aguets, prêt à intervenir. Nous sommes, m'apprend-on, dans le hall de l'Hôtel Ritz de Londres...

Sur ce plateau improvisé, Maurice Cloche a le sourire :

— On a dit que ce film était pour moi une affaire purement alimentaire. Ce n'est pas vrai, je l'ai accepté d'enthousiasme. Voyez-vous, il s'agit d'une expérience. Laissons de côté, voulez-vous, le sujet lui-même. Ce qu'on peut, en tout cas, lui reconnaître, c'est : 1) qu'il existe ; 2) qu'il obtient un certain succès auprès du public. Or, cette histoire se passe entièrement dans un seul décor, et la fragmentation ou la promenerie ne lui ajouterait rien. De plus, aucune tournée théâtrale ne pourrait réunir une distribution aussi importante. Par conséquent, le seul moyen de permettre à un large public de voir la pièce, c'est de la filmer. Pour moi, je considère cela comme un documentaire. Etant donné un monu-

ment — ou un sujet — statique, le problème consiste à en fournir une reproduction à la fois fidèle et plaisante. Et, ce n'est pas si simple qu'on le pense... Car, même entre les quatre murs de ce décor unique, les possibilités sont grandes, et je compte bien les exploiter au maximum. Mon film, je le conçois comme un film ordinaire : équipe syndicale habituelle, durée de tournage normale (3 semaines), équipement technique complet, recherches visuelles constantes. Pourquoi je le



Les travellings — car il y en a ! — ne peuvent avoir plus de 2 m.

turné sur un studio improvisé ? Parce que tous les studios parisiens sont déjà retenus pour plusieurs mois, et qu'un seul plateau me suffit. Mais, en me limitant dans l'espace, je ne renonce pas pour autant à toutes les ressources de la technique cinématographique. Si vous voulez une comparaison, je suis le graveur qui reproduit (et interprète bien souvent) un dessin. Sans lui, ce dessin ne serait connu que de quelques privilégiés. Grâce à la gravure, qui le vulgarise sans le modifier, des milliers d'amateurs pourront en profiter.

Cher graveur ! Comme vous êtes loin, avouez-le, de ce *Mont-Saint-Michel* qui fit votre fortune. Mais... nous avons convenu de ne pas parler du sujet...

Ne croyez-vous pas que ce laborieux *Voyage autour de ma chambre* risque fort de faire perdre au théâtre ce sens de la présence humaine qui en fait un des charmes et de rabaisser le cinéma au simple rang d'enregistreur ?

Si, par impossible, l'expérience de *Pas un mot à la reine mère* se révélait une confortable réussite financière, ne pourrait-on craindre l'éclosion rapide de nouveaux « conserveurs » de théâtre ? Or, l'abus des conserves provoque le scorbut. Et ce serait, pour le cinéma, une maladie grave. Pour peu que le produit mis en boîte ne soit pas de qualité supérieure, ce pourrait être une maladie mortelle.

Il est de ces tentatives auxquelles on ne se risque pas. Que dirait-on d'un orthopédiste de génie qui couperait les jambes de ses clients pour leur prouver la perfection des appareils de son invention ?

Lionel Atwill est mort

LIONEL ATWILL, qui vient de mourir à 61 ans, n'avait collaboré à aucun film muet. Pourtant, dès 1904, il était apparu sur les scènes londonniennes et avait participé, par la suite, à de nombreuses tournées théâtrales tant en Angleterre, où il était né, qu'en Australie ou aux Etats-Unis. Son nom était déjà en vedette quand, en 1927, il débuta dans la mise en scène théâtrale.

Mais ce n'est qu'à partir de 1931 qu'on devait le voir sur les écrans. A peu près en même temps que le cinéma parlant. Depuis lors, il tourna de très nombreux films à Hollywood, notamment *Song of Songs*, *Masques de cirque*, *Captain Blood*, *Le Fils de Frankenstein*, *Le Chien des Basqueville*, etc.



Simone Berriau et Yves Mirande ne jouent pas, ils « conseillent »

Atwill avait perdu, en 1941, son fils aîné, pilote dans la R.A.F., mais, après son divorce d'avec l'ex-femme du général Mac Arthur, il avait épousé en quatrième nocces, Paula Pruter, dont il avait eu un fils voilà six mois.

Acteur de composition, Lionel Atwill, bien qu'il ait été avant tout un homme de théâtre, avait su fort bien se plier aux règles très différentes du cinéma.

PARIS

♦ Janvier 47 : *La Vierge rouge*, biographie de Louise Michel, héroïne de la Commune.

♦ Retour du réalisateur Karl Lamac : *La Colère des Dieux*, scénario de Compagnon et Neubach, avec Viviane Romance, Louis Salou et Clément Duhour.

♦ Un nouveau Fantomas, par J. Daniel Norman.

♦ Fernand Ledoux, Elina Labourdette et Roger Pigaut en tournée en Amérique du Sud.

♦ Edith Piaf et les Compagnons de la Chanson dans un film burlesque de Marcel Blistène.

♦ On parle d'un film avec Marie Dubas.

MOSCOU

♦ Mort de Protozanov, 64 ans, metteur en scène de Mosjoukine durant la guerre de 14-18, tourna *André Kosjokoff*, et émigra en France, revint en U.R.S.S. Dernier film : *Quelqu'un trouble la fête*.

BRUXELLES

♦ 66 % des films en circuit sont américains.

♦ *L'Esprit s'amuse* a pour titre *L'Espigle revenant*.

LONDRES

♦ Paul Stein réalise *The Laughing lady*, avec Paul Dupuis, un épisode de la Révolution française.

♦ Alexandre Korda, en 1947, *The King's general*, d'après Daphné du Maurier.

♦ Après *Odd Man Out* de Card Reed et *The Uprturned Glass*, James Mason partira à Hollywood.

♦ La 20th Century Fox construira des studios en Angleterre. Ils produiront huit films par an.

BERNE

♦ 22 août - 1^{er} septembre : une semaine internationale du cinéma, à Lugano.

PRAGUE

♦ Films étrangers depuis la Libération : 125 anglais, 121 russes, 22 français et 3 américains.

ROMÈ

♦ Deux versions du *Barbier de Séville* : une terminée, l'autre en préparation.

♦ Luttuada commence *Mes Prisonniers*, d'après Sylvio Pellico.

♦ Sortie de *La Dame de Malacca*, *La Duchesse de Langeais*, *Le Colonel Chabert*.

MADRID

♦ Un nouveau quota : 180 films étrangers dont 120 américains.

Studio d'art dramatique

ANDRÉ BAUER-THEROND
21, rue Henri-Monnier, Paris-9^e
Préparation au théâtre, cinéma, radio, auditions mensuelles.

“L'ECRAN” INTERROGE LES PARLEMENTAIRES :

Faut-il filmer les séances de la Chambre ?



VINCENT AURIOL

Le président de l'Assemblée constituante, au moment où je me présente à lui, est tout joyeux : la séance de clôture vient de se terminer, et il va pouvoir prendre quelques jours de repos bien gagné... avant de partir pour sa campagne électorale.

Il écoute ma question avec son affabilité coutumière, marquée, comme il dit, de son « optimisme de Méridional ».

— C'est une idée très intéressante. Mais elle demande réflexion.

Et il ajoute, en vieux parlementaire qui connaît la psychologie du public... et aussi des députés, dont il a, depuis quatre mois, présidé les réunions.

— Projeter certains débats, peut-être. Mais pas tous. Car ils sont loin d'être toujours captivants.

Et M. Vincent Auriol s'éloigne, promettant d'examiner la suggestion.

— Il me faudra en parler au bureau. Comptez sur moi.



MAURICE SCHUMANN

Pressé, un peu égaré, M. Maurice Schumann m'entraîne à sa suite, à travers les couloirs.

— Je suis absolument opposé à un tel projet. Si les députés se savaient filmés, les débats risqueraient de devenir guindés et artistocés.

Ouf ! M. Schumann consent à s'arrêter un instant.

— Vous savez, me dit-il, que tout ce qui n'est pas, au moins dans une certaine mesure, posé, même aux actualités, donne peu de bons résultats au cinéma.

Il consent cependant à faire une concession.

Il existe des forteresses bien gardées où le cinéma n'a pas encore pénétré. Le Palais-Bourbon est du nombre. Sauf à de très rares occasions, aucune caméra n'a jamais pu filmer les séances de l'Assemblée législative.

Il y a là quelque chose d'injuste et d'illogique.

Le principe même de la démocratie voudrait que tous les moyens de diffusion fussent mis en œuvre pour permettre aux citoyens de suivre les débats où se jouent les destinées du pays. Or, jusqu'à présent, seul un petit nombre de privilégiés peut assister, des tribunes, aux travaux parlementaires. Sans doute la Presse en donne-t-elle des comptes rendus plus ou moins substantiels. Mais l'article le mieux rédigé ne saurait rendre l'atmosphère d'un débat avec ses bruits, ses mouvements, ses interruptions, les gestes et les attitudes des orateurs et des interpellateurs. Seul le cinéma qui saisit l'événement dans sa réalité instantanée en restitue la vérité totale.

Aussi peut-on se demander si, de même qu'il existe un « Journal officiel » qui publie mot pour mot la sténographie des séances, il ne devrait pas exister une « organisation cinématographique d'Etat » qui en conserverait l'enregistrement visuel et sonore.

L'Écran français a pris l'initiative d'interroger à ce propos un certain nombre de députés appartenant aux divers partis politiques représentés à la Constituante.

Deux questions leur ont été posées.

1^o — Pensez-vous qu'il serait intéressant de filmer les débats et d'organiser une cinémathèque, qui compléterait les archives du Journal officiel ?

2^o — Ne pourrait-on découper certains passages des séances les plus importantes qui seraient ensuite projetés au public dans les salles ?

L'attention et la bonne grâce avec laquelle ces personnalités politiques ont répondu à nos camarades Bernard Lefort et Jean Fergniot prouve que, si les opinions de nos députés sont partagées l'objet même de notre enquête ne les a point laissés indifférents.

— A la rigueur, je ne serais pas ennemi d'archives cinématographiques... mais rien de plus. C'est catégorique. J'ai à peine le temps de remarquer le grand premier rôle du M.R.P. Il est déjà loin...

s'ennuierait... autant que nous, et lui, le pauvre, il n'en serait pas responsable.

— En revanche, il est bon que le pays connaisse l'atmosphère dans laquelle ses représentants délibèrent.



ANTOINE AVININ

écoute soigneusement ma question.

— Naturellement, je suis d'accord.

— Mais, bien entendu, pas de séances techniques, le public

Sérieux, triste, l'ancien ministre des Affaires étrangères, qui fut aussi un glorieux député, écoute avec attention.

— C'est une question grave, me dit-il, et je ne peux y répondre à brûle-pourpoint. Il faudrait réfléchir longtemps...

Réponses recueillies par Bernard LEFORT et Jean FERIGNIOT.

JACQUES DUCLOS

— Monsieur le président... Souriant, Jacques Duclos s'arrête, et, très cordial, me prend par le bras. Appelé par ses multiples activités, le leader communiste ne montre pourtant aucune impatience.

— Filmer les débats ? me dit-il. Tout à fait d'accord. Nous retardons, en France, et les règlements qui nous régissent sont archaïques. Songez qu'on interdit même à la voiture de la Radiodiffusion de pénétrer dans la cour du Palais-Bourbon.

Et comme il ne faut pas abuser, je prends congé. Duclos m'arrête... Encore un mot :

— Des hommes de progrès, affirme-t-il, ne peuvent pas rester indifférents devant un tel projet. Le public doit être informé.

Et il s'empresse de regagner l'hémicycle, sans abandonner son habituelle bonhomie.

SALOMON GRUMBACH

Le regard astucieux derrière de grosses lunettes, le bérêt en arrière, le président de la commission des Affaires étrangères a un fort accent alsacien, mais comme il est député du Tarn depuis plusieurs dizaines d'années, il a également la façon méridionale.

— J'aime passionnément le cinéma, nous dit-il. Mais je suis absolument hostile à votre idée.

— Des archives, allons donc ! on en a déjà trop. D'accord pour les grandes séances, mais pas pour les autres...

Et il ajoute :

— Si les parlementaires savent qu'ils vont être projetés sur des écrans, on pourrait tout craindre... ils se farderaient dans leur corps et dans leur âme.



Sur les champs de ski du Tyrol on tourne

LE PREMIER FILM FRANCO-AUTRICHIEN

LORSQUE je pénétrai à Innsbruck, dans le bureau de la section cinéma de la direction de l'Information en Autriche, le capitaine Michel Petitjean et Jane Tarel s'écrièrent :

— On tourne un film dans la neige. Venez assister au premier tour de manivelle. Il y a un train à midi et demi et pour Kitzbühel.

C'est ainsi qu'à Kitzbühel d'abord, puis à Seefeld où eurent lieu, pendant que nous y étions, les championnats autrichiens de ski, et ensuite à Saint-Anton, j'eus le plaisir de partager la vie des artistes français et autrichiens chargés de tourner les deux versions de Blanche-Neige et ses paladins et transformés pour l'occasion en champions de ski.

En outre de Jane Tarel, toujours enthousiaste et primesautière, du lieutenant Julien Bonardier, chargé du découpage de la version française, plein d'attentions pour tous et pour toutes, et de N. Galef, qui n'est pas l'auteur de Jéricho, mais son cousin, et dont la verve ne s'exerce pas seulement dans les dialogues dont on l'a chargé, notre table française était animée par les sympathiques interprètes français du film : Michel Marsay, qu'on a applaudi dans Le Fleuve étincelant, Jean Daurand, si remarquable dans Bataille du Rail, Anne Mayen, Manuela Saint-Claude, Marion Gourland, à qui se joignit plus tard Yvette Lebon.

Toute la journée, quand le soleil apparaissait, nous étions dans la neige, et je vous prie de croire que ce n'était pas une petite affaire pour les techniciens et les opérateurs que de transporter leurs appareils sur des pentes qu'on a plaisir à descendre à ski, mais dures à monter avec une charge de cinquante kilos sur le dos.

Il n'y a pas que les champions du film qui soient des skieurs émérites, les techniciens le sont également. Ils ont réalisé, pour filmer les concurrents des courses de slalom et de fond, un appareil d'apparence bizarre qui tient du bobsleigh, de la luge et des skis, et qui permet de réaliser des travellings de plus de trois cents mètres.

Cela nous permet de voir Michel Marsay, le champion français, faire une sensationnelle arrivée dans la course de fond, ou Rudi Matt, qui est un authentique champion, réaliser une prestigieuse descente en slalom.

Car le sujet du film a pour cadre les diverses phases d'un championnat international de ski. Les quatre champions, un Français, un Suisse, un Américain et un Autrichien, sont amoureux de la championne française, Blanche, surnommée Blanche-Neige, qui n'est autre qu'Yvette Lebon. Comment chacun s'y prend pour lui faire sa cour, comment, en braves sportifs, ils font appel au même manuel, comment l'auteur de celui-ci, qui est une jeune fille, Anne Mayen, veut se venger, comment elle s'assure la complicité d'un radio-reporter débutant qui n'est autre que Jean Daurand, qui a pour assistante une charmante demoiselle de couleur Manuela Saint-Claude — voilà pour rassurer la charmante lectrice à qui notre Ami Pierrot répondait l'autre semaine — tout cela après différentes péripéties que Pon jugera charmantes, nous conduira au mariage du champion français avec Yvette Lebon, ce qui nous semblait inévitable, et à celui d'Anne Mayen avec le champion autrichien, ce qui est beaucoup plus inattendu.

Le cinéma est un des moyens les plus efficaces que nous possédions d'éclairer et de guider l'opinion. Il est dommage que nous fassions si rarement et si peu appel à lui. C'est fort bien qu'on ait tourné ce film léger et sans prétentions, mais il faudrait songer à des films plus sérieux, celui qui dénoncerait les intrigues et les crimes du nazisme au moment de l'Anschluss, qui montrerait quelle a été la résistance autrichienne alors et à la fin de la guerre, serait non moins souhaitable. Nous espérons que pour un tel film le général Béthouart, voudra bien accorder également son patronage.

Georges PILLEMENT.

L'équipe des porteurs monte sur le plateau.



Jean Daurand, en radio-reporter, avec Manuela Saint-Claude.



Schönherr, Anne Mayen, Léo Cardia, Michel Marsay, Yvette Lebon dite Blanche-Neige, Rudi Matt écoutent les indications de Julien Bonardier, assistant-réalisateur.

PRINTEMPS, SURRÉALISME ET CINÉMA

par G RIBEMONT-DESSAIGNES

A la fin de l'hiver, quand une ombre verte commence à dessiner le contour des arbres, on dit : « Tiens, le printemps est dans l'air ! » Aujourd'hui, on peut dire : « Tiens, il y a du surréalisme dans l'air ! » A la vérité, ne serait-il pas plus juste de déceler l'odeur et la fraîcheur nouvelles de la poésie, tout simplement ? Mais quoi, après toutes sortes de modulations internes, de crises et de décantations, le surréalisme, que cela lui plaise ou non, ne s'avère-t-il pas surtout libérateur de la poésie ? On oubliera facilement tant d'autres libérations dont on lui est redevable et qui sont son honneur, pour monter celle-là en épingle. Mais c'est déjà un fameux atout qu'il a dans son jeu, à l'heure où André Breton fait voile de l'Amérique vers la France, André Breton, qui est son principal promoteur et l'auteur du premier *Manifeste du Surréalisme* (mais ne pardons pas de vue que tout mouvement poétique, philosophique ou social est avant tout collectif).

Il est incontestable que la sensibilité à certaine poésie péripatrasurréaliste se met à baigner printanièrement les nerfs d'une société en voie de transformation après les déracinements, les arrachements dus à quelques atroces expériences qu'on peut dire de vivisection. Cela se voit dans les dessins humoristiques des journaux, comme dans les pièces de théâtre, en passant par le cinéma. Ce qui était l'apanage d'une élite qu'on se montrait du doigt aux environs de Saint-Germain-des-Prés est devenu monnaie commune en un temps voué par ailleurs à l'avachissement le plus morne : singulière revanche de l'esprit ! Encore une petite guerre et quelques catastrophes, et c'est le public qui réclamera des intellectuels un peu plus « d'avant-garde » !

Ici je ne parlerai que du cinéma. Lui aussi, il porte la marque de l'évolution de la sensibilité poétique, non pas tant dans son apparence formelle, demeurée réaliste, qui pourtant lui assure toutes les possibilités, grâce aux magies de la technique, que dans l'apparition sur l'écran des secrets que l'être humain cache jalousement, et dans la libération des contraintes qui jusqu'alors maintenaient ce secret. Ainsi, par exemple, si la fantasmagorie utilisée dans un film comme *Ma Femme est une sorcière*, de René Clair, n'a rien de surréaliste, l'apparence de grand réalisme des *Enfants du Paradis*, de Marcel Carné et Jacques Prévert, n'est pas sans devoir une part de son intensité profonde au surréalisme.

Celui-ci s'intéressa toujours au cinéma et, s'il lui plaisait de se retrouver en des films dont il n'était pas l'auteur, il peut revendiquer la paternité directe de bandes telles que *Le Chien Andalou* (1929), *L'Âge d'Or* (1930) de Bunuel, dont on n'a pas oublié l'apparition scandaleuse, *L'Etoile de Mer* (1928), de Man Ray, *La Perle* (1929), de Georges Huguet. Le film de Germaine Dulac, *La Coquille et le Clergyman* (1927), était également surréaliste et, par la suite, il y eut quelques essais, pas toujours très heureux, de Robert Desnos et Roger Vitrac, le film de Cocteau (1931), *Le Sang d'un Poète*, et plus récemment (1942), celui de Roland Tual, *Le Lit à colonnes*. Mais le surréalisme n'avait-il pas marqué *L'Affaire est dans le sac* de Jacques et Pierre Prévert, déjà dans cette voie où la subversion se pare insidieusement des couleurs du comique et du cocasse ?

Parmi les films où le surréalisme se retrouvait sans en être l'auteur, il faut mentionner les burlesques américains, les films passion-

nels de la Fox, et quelques films simples tels que *La Naufragée*, avec Dorothy Mac Kye. Les films de Charlie Chaplin et ceux de Feuillade comme *Fantomas* (1913) et les *Vampires* (1915). Par ailleurs (ce n'était peut-être qu'une boutade, encore faut-il la signaler), André Breton déclarait que les films belges étaient surréalistes, *quand ils étaient mauvais* ! Ajoutons à tout cela les « dessins animés ».

Quant à Méliès, à qui on peut aussi reconnaître à coup sûr, aujourd'hui, le caractère surréaliste, il était inconnu du groupe lors de la période héroïque.

Sans doute éprouvera-t-on une certaine surprise à voir appliquer l'étiquette surréaliste à tant de films si différents. Et sans doute aussi n'est-il pas si facile d'éclairer la lanterne.

On sait cependant que le surréalisme a son idée propre de la poésie. Ce qu'il entend par poésie est le jaillissement non prémédité de ce monde merveilleux que l'enfant, le fou, le rêveur laissent venir au jour avec tant de naturel, alors qu'aux yeux des gens raisonnants et raisonnables il semble si insolite. Oui, l'insolite est particulièrement cher au surréalisme. Mais aussi chère lui est la liberté totale

de l'amour, la liberté totale et profonde de l'être réel contre toutes les contraintes accumulées qui visent à l'exploiter au bénéfice de quelques privilégiés. De là la sympathie agissante que ce mouvement témoigne aux doctrines sociales libératrices. Et si l'on fait le total de ces tendances, on reconnaîtra facilement ce qu'il y a de surréaliste dans les films susnommés. On comprendra aussi que leur côté scandaleux — et il n'est pas toujours dangereux pour l'ordre établi, caché qu'il est sous les apparences burlesques, comiques ou horribles dont la foule fait ses délices — on comprendra, dis-je, que ce côté insolite et scandaleux est justement de ce qu'il y a de plus surréaliste en eux.

Je disais, pour commencer, qu'il y avait du surréalisme dans l'air, et aussitôt je faisais des réserves : peut-être ne s'agit-il que d'une sensibilité poétique plus aiguë, plus dégagée, à la fois plus profonde et plus pure. Est-ce trop m'avancer ? Je pense que, dans les périodes de resserrement collectif, l'esprit public devient plus sensible à une poésie née des tréfonds de l'être, et finit par la sécréter elle-même anonymement. Mais nous n'en sommes

pas encore là, quoique, en ce qui concerne les dessins animés, on puisse assister à l'éclosion d'une production poétique d'équipe qui rencontre l'adhésion d'une foule avide d'y retrouver ses mythes les plus chers.

En tout cas, à part les dessins animés (ceux de Paul Grimault sont les plus fidèles au temps présent), où en est le surréalisme pur sur l'écran ?

Le peintre surréaliste Salvador Dali, qui pendant quelque temps paraît avoir dégradé la doctrine surréaliste jusqu'au niveau de la mode, s'emploie maintenant à Hollywood, mis il ne s'agit plus là que d'une liquidation de tout un bazar surréaliste, dépassé par ailleurs.

Par contre, j'ai déjà dit que la part subversive la plus efficace du surréalisme s'est insinuée dans des films d'envergure dont l'apparence elle-même n'a rien d'insolite. C'est par l'intérieur qu'elle agit pour le plus grand bien et la plus grande liberté des esprits conviés à prendre conscience d'eux-mêmes.

A vrai dire, tout badinage printanier mis à part, ceux-ci en ont fort besoin.



Une image de « L'Âge d'Or », de Luis Bunuel.



Types de paysans : la partie de piquet.

La nécessité de se documenter, avant d'entreprendre un film, sur l'époque où il se situe et sur la question qu'il traite, paraît être une vérité de La Palisse et je ne prétends pas avoir été le premier à y penser ; mais il semble que, bien souvent, ce travail n'ait pas été entrepris systématiquement, avec méthode et avec la volonté de pousser la recherche aussi loin que possible dans tous les détails. Ce travail ne peut d'ailleurs, sauf exception, être assuré par un des techniciens habituels du film ; ils n'en ont pas le temps. Aussi paraît-il préférable qu'ils s'adressent à des spécialistes qui portent aujourd'hui le nom de « documentalistes ».

Il semblerait, à première vue, qu'un « documentaliste » doit être une sorte de dictionnaire vivant, de personnages omniscient ; et ceci est, bien entendu, pratiquement impossible. En réalité, le « documentaliste » est celui qui, ne pouvant tout savoir, sait, en revanche, où tout trouver.

Pour la documentation à l'usage des « Chouans », j'ai utilisé la méthode des dossiers, mais je n'ai pas la prétention de la présenter comme immuable et unique. J'ai d'abord découpé le scénario en un certain nombre de scènes et d'éléments de scène ; puis j'ai ouvert pour chacun un dossier où devaient s'entasser documents et fiches de renseignements, au fur et à mesure du résultat des recherches. Feuilletons, par exemple, deux de ces dossiers : l'un concerne les scènes de l'Auberge d'Alençon, l'autre, d'un genre assez différent, les costumes paysans à la fin du XVIII^e siècle.

Pour l'auberge, il fallait avant tout réunir des renseignements sur les bâtiments proprement dits.

Les ouvrages sur cette question sont rares et les descriptions difficiles à trouver. Les ouvrages sur la gastronomie ou les récits de voyages constituent en l'occurrence la principale ressource du « documentaliste ».

Avant de fouiller une grande centrale documentaire telle que la Bibliothèque nationale, voyons d'abord ce que recèlent bibliothèques ou centres spécialisés comme le Touring-Club et l'École hôtelière.

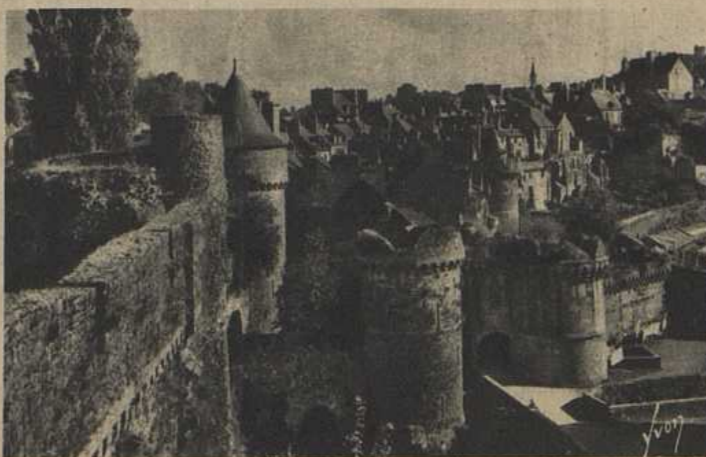
Au Touring-Club, deux ou trois ouvrages sur les conditions de voyage au XVIII^e. Nous y glanons quelques détails sur les caractéristiques du bâtiment. Au rez-de-chaussée, la salle d'auberge et la salle d'hôtes ; à l'étage deux ou trois chambres (trois, c'est un record), nanties, chacune, de plusieurs grands lits où les voyageurs coucheraient dans une aimable promiscuité ; donc aucun confort. Par contre, bonne table. A l'arrière de l'auberge proprement dite, une cour à laquelle on accède par un porche ; au-



« Les poissonnières »



Une voiture légère de voyage sous le Directoire.



Les remparts de Fougères offrent aux réalisateurs des « Chouans » un décor idéal pour leurs prises de vues. (Photo Yvon.)



Une cour d'auberge au début du XIX^e siècle : « L'arrivée de la diligence », par Boilly. (Photo Giraudon.)

A LA RECHERCHE D'UNE EPOQUE

La tâche du « documentaliste », explorateur des temps passés

HENRI CALEF qui doit à Jéricho ses galons de metteur en scène donnera bientôt le premier tour de manivelle des Chouans, film dont le scénario a été tiré du roman de Balzac par Charles Spaak. Le public ne se doute guère du travail minutieux de préparation qui précède la réalisation d'un film d'époque. La préparation des Chouans a été particulièrement soignée, le metteur en scène attachant une très grande importance à tous les petits détails qui contribuent à situer l'atmosphère du récit.

Lorsque Balzac écrit Les Chouans, il se documenta lui-même sur place et tira de son voyage nombre de renseignements.

Mais les descriptions du roman sont incomplètes et bien des détails restent obscurs. Il était donc nécessaire, afin de reconstituer aussi fidèlement que possible le décor, l'état d'esprit et la façon de vivre de cette époque, de réunir une documentation étendue et d'une authenticité garantie. Cette tâche fut confiée à un jeune archiviste, par surcroît architecte décorateur, M. Renan-Jos Salmon qui nous explique lui-même, dans cet article, en quoi consiste sa tâche de « documentaliste ».



Scène de la vie populaire sous le Directoire : « La tireuse de cartes ».



Enfants du peuple : les joueurs de billes.



« Le mendiant »



Le baiser à la capucine était une aimable coutume de 1799.



Il n'était pas facile de trouver une route sans poteaux télégraphiques, ni bornes kilométriques.

tour de cette cour, les communs avec nombreuses remises et écuries ; au dessus, les chambres ou dortoirs des postillons, palefreniers, conducteurs, etc. Cette disposition se retrouve à peu près dans toutes les petites villes de province françaises.

Pas un détail, jusqu'ici, sur l'organisation de l'auberge ou son décor intérieur. Consultons la Bibliothèque nationale : un seul ouvrage assez intéressant sur les auberges d'autrefois ; il s'agit d'un ouvrage allemand et en langue allemande du XIX^e siècle.

Nous y puiserons quelques indications, mais, hélas, aucune image.

Des illustrations, un article paru dans une importante revue nous en fournira quelques-unes, mais ce sont les œuvres des peintres de l'époque qui ont dessiné et peint des scènes d'auberges et de voyages et principalement celles de Boilly qui nous apporteront la documentation visuelle la plus précieuse.

Par ailleurs, l'article dont nous avons déjà parlé décrit dans les grandes lignes le décor intérieur de la salle d'auberge avec sa grande cheminée, où le feu ne s'éteint jamais, ses murs garnis d'ustensiles de cuivre, d'étain, de vaisselle de faïence colorée. Meubles de la région : table longue et trapue, « bancelles », buffet, etc. C'est par cette pièce que les voyageurs entrent dans l'auberge ; ils y voient préparer les volailles, éplucher les légumes, tourner les saucisses.

Cependant, au fur et à mesure qu'on avance dans la découverte du passé, de nouvelles questions surgissent : Comment et avec quoi s'éclairait-on ? Quelle était la disposition de la table ? Du couvert ? Y avait-il des couteaux, des fourchettes ou, au contraire, chaque voyageur ne portait-il pas sur lui sa trousse à couverts ? Comment étaient les assiettes, les verres, les bouteilles ? Le pourboire était-il d'usage ?

Bref, mille et mille détails de la vie quotidienne, ces détails qui « font la vie elle-même » viennent à tout instant poser des questions auxquelles il faut répondre.

Pour les costumes, le problème était ou très facile ou très difficile, parfois même impossible à résoudre selon qu'il s'agit des citadins ou des paysans.

En effet, la documentation sur le costume régional du pays où Balzac situe son roman, le pays de Fougères, en Bretagne, est presque inexistante. Si les ouvrages sur le costume breton sont nombreux, aucun ne traite de la région qui nous intéresse.

Il fallait donc s'adresser à des spécialistes de l'ethnographie régionale.

Renan-Jos SALMON.

(Suite page 14.)

Aux "actualités"

- ★ De la couleur méridionale à faire pâlir Raimu de jalousie dans la réception de M. Félix Gouin à Istres. Et beaucoup plus de componction durant les envolées oratoires auxquelles se livre à Aix notre président du Conseil, dans un cadre plein de noblesse, et le dos contre le socle de la statue de Mirabeau. Mais ce serveur en veste blanche qui le contemple avec respect, n'est-ce point le même que la caméra avait déjà enregistré lors du discours de Strasbourg ?
- ★ Les opérateurs n'ont eu que quinze minutes pour filmer les débuts de la conférence des Quatre au palais du Luxembourg. Et M. Georges Bidault, les lèvres pincées, consultait fébrilement son bracelet-montre. Juste le temps de saisir le buste de Victor Hugo et deux ou trois plans, fort classiques, de MM. Byrnes, Bevin et Molotov. Ainsi qu'un flash de l'identique carafe d'eau placée devant chaque délégation pour rafraîchir les orateurs assoiffés par la discussion des problèmes que *Pathé-Journal* a pris soin de nous rappeler en un graphique clair et vivant.
- ★ *Pathé-Journal* nous offre également un montage un peu tapageur consacré au référendum. Ledit montage commence par une évocation de la prise de la Bastille et s'achève sur des interviews de personnalités politiques. M. Capitant (vindictif) nous prévient qu'il votera NON. M. Jacques Duclos (ironique et bonhomme, mais convaincu) se prononcera au contraire par un OUI. M. Herriot (houleux) dira NON. M. Daniel Mayer (subtil et assuré) répondra OUI. M. Maurice Schumann (pathétique et spirituel) fera fermement NON. Quant à M. Ramarony (méchant et légèrement burlesque), il nous livre ce curieux paradoxe : « Dire NON, c'est espérer !... » Transparents, poussière et coups de matraques ! Grève aux U.S.A. ? Vous n'y êtes pas... Il s'agit des élections japonaises ! Mme Butterfly, marmot aux yeux bridés accroché derrière l'épaule — à la façon des mamans esquimaudes — glisse gravement son bulletin dans la fente. Et, vision imprévue, le cinéma nous montre une « scrutatrice » en kimono à fleurs. D'une allure fort différente sont les élections dans un village d'Italie qu'évoquent les Actualités françaises.
- ★ Hideux visages de dégénérés et de sadiques. Tels sont ceux des complices de Wagner, le bourreau en chef du peuple alsacien. Beau spécimen de la race des surhommes nazis, voici un de ces monstres, le faciès tordu par un rictus stupide, et les yeux bigles par surcroît.
- ★ Avez-vous remarqué, parmi les milliers de spectateurs de la finale de la Coupe d'Angleterre, présentée par Movietone, cet étonnant sosie du sympathique Popeye the sailor de Dave Fleisher ?
- ★ Chapitre varié, citons encore les périlleux télescopes d'une course d'automobiles dans le New-Jersey (Gaumont) et une ahurissante chasse sous-marine (Actualités françaises).

Raymond BARKAN.

A PROPOS DU
FESTIVAL DE STRASBOURG
LA SEMAINE PROCHAINE
L'ÉCRAN français
PUBLIERA UNE GRANDE ENQUÊTE
de Jean-Pierre BARROT
SUR LE CINEMA
en ALSACE et en LORRAINE

"MESSIEURS LUDOVIC"

Des idées généreuses, mais une histoire artificielle

Scénariste et dialoguiste : J.-P. Le Chanois, d'après Pierre Scize.
Réalisateur : J.-F. Le Chanois.
Interprètes : Odette Joyeux, Bernard Blier, Marcel Herrand, Jean Chevrier, Jules Berry, Palau.
Chef-opérateur : Jacques Lemare.
Chef opérateur du son : Feitjean.
Décorateur : Bertrand.
Musique : Kosma.
Producteur : Optimax.

ADAPTATEUR, dialoguiste et metteur en scène de son film, J.-P. Le Chanois ne pourra pas prétendre avoir été trahi. J'ignore quelle sera l'opinion de Pierre Scize, dont la pièce *Ludo* est à l'origine de *Messieurs Ludovic*. N'ayant pas vu la pièce, je me garderai bien d'intervenir, cette fois, dans l'éternel débat entre adaptateurs et adaptés, mais je soupçonne fort le dialoguiste — sans doute d'accord avec l'auteur dramatique — d'avoir quelque peu sollicité l'action pour la plier à sa thèse. Est-ce un mal ? En soi, certainement non. La thèse est-elle défendable ? Mille fois oui, puisqu'il s'agit, en l'occurrence, de prouver que l'argent ne fait pas le bonheur et que la « gentillesse » vaut toutes les rivières de diamants du monde. Comme on la comprend, la petite provinciale — fille d'un mineur victime de la dure loi du travail — de préférer, en fin de compte, ce brave ingénieur (dont la candeur et la patience confinent bien un peu à la bêtise) au mariou qui lui offre une aisance frelatée, et surtout au financier sans cœur qui croit pouvoir acheter son amour !

Tout le monde est donc d'accord, tous ceux du moins dont l'avis peut avoir quel-

que sens et quelque valeur. Ceux-là, certainement, ne verront nul inconvénient à constater sur l'écran le triomphe de leurs idées. En attendant que la vie leur donne raison plus souvent. Mais ils regretteront sans doute que l'histoire qui leur est contée, dans ce but louable, se place si délibérément en dehors de l'existence quotidienne et que les hommes qui la vivent ne soient que des personnages : amoureux raisonneurs et naïfs, escroc au cœur tendre, père dénaturé, parent pauvre solliciteur et jusqu'aux policiers trop polis et bien crédules.

La mise en scène souffre un peu de cette stylisation trop poussée et, malgré un début fort prometteur, se perd ensuite dans la laborieuse illustration d'un conflit psychologique déjà jugé depuis longtemps. Le premier tiers du film contient cependant quelques séquences et quelques photos auxquelles on ne peut rester insensible et que la musique de Kosma accompagne excellemment.

Petite ouvrière déçue par la vie, Odette Joyeux retrouve ses meilleurs moments du *Mariage de Chiffon*. Quant à Bernard Blier, il mérite amplement le rôle qu'on lui a donné et le défend de son mieux, ce qui contribue grandement à le rendre vraisemblable. Il est difficile d'en dire autant de Jean Chevrier, théâtral, et de Marcel Herrand, dont la sécheresse des sentiments dépasse quelque peu les bornes. Carette, surprenant commentateur, est drôle dans un rôle épisodique. Palau et Jules Berry justifient, dans des silhouettes, leur réputation de vieux comédiens éprouvés.

Jean NERY.



Sur un quai du métro, Odette Joyeux rencontre Bernard Blier.



Deux Ludovic, le bon Blier et le riche...petite teinturière qu'un autre Ludovic, Herrand, se disputent Odette Joyeux... l'ex-boxeur J. Chevrier, courtise également.



(Photos ANCRENAZ.)

Alain Cuny
garde-chasse
amoureux
d'Odette Joyeux
dans « Le
Baron fantôme »



Cuny, l'intellectuel rive gauche

ALAIN CUNY est entré dans notre univers cinématographique avec « Les Visiteurs du soir ». Les hommes, à ce qu'il m'a semblé, se montrèrent réticents et les femmes délirantes devant ce nouveau jeune premier à la voix rauque, contenue, étouffée, basse, qui parlait les dents serrées. Cuny cultive en outre une diction sans inflexion qui lui donne de la puissance, du caractère et du mystère.

Autres particularités : une tête étonnamment petite pour un grand corps, un visage taillé à coups de serpe, dirais-je, si cela se disait encore, les joues creuses et le menton court, carré, comme les aime l'appareil photographique. L'air buté. Des jambes immenses, une silhouette à la fois harmonieuse et gauche. Tout cela se trouva confirmé dans « Le Baron fantôme ».

Un atelier. Alain Cuny habite un atelier, un appartement vaste et dans les beaux quartiers, mais au plancher nu, aux murs de plâtre : décor rêvé pour un étudiant des Beaux-Arts, installation comme en ont connu tous ceux qui ont vécu au Quartier latin. Une sorte de camping de luxe. L'œil s'arrête aussi bien sur un sommaire établi d'architecture que sur une bergère du plus pur Directoire. Épinglés un peu partout, des dessins au fusain et les reproductions photographiques de chefs-d'œuvre de l'art italien. Petit piano noir et droit sur lequel on travaille. Un poêle misérable sur lequel trône une décorative cafetière bleu de Prusse. A mi-hauteur de la chambre, une échelle de bois blanc pour les exercices athlétiques. Désordre masculin de la cheminée de marbre où voisinent la pipe, le vernis fixatif à dessin, une tasse de thé, et un bouquet de fleurs découpées dans du papier doré... Sur le divan bordeaux, le maître de la maison, portant un pull-over bleu ciel.

Il parle facilement, le ton moins âpre qu'à la scène. On retrouve au passage seulement le timbre particulier de sa voix. Il est grave, il est sérieux. Il ne craint pas les grands mots. Il doit dire « critère », « amphibologie » et « mimétisme » comme on a tendance à le faire dès la première année de droit au de lettres. Il est intelligent, il est cultivé. On pourrait se demander s'il a le sens de l'humour. Il n'a pas une forme d'esprit cynique. C'est un convaincu. Il déclare aisément : c'est un chef-d'œuvre.

Un ami et admirateur passionné prend la parole pendant qu'Alain Cuny est passé dans une autre pièce : « Il a un défaut peut-être : son trop grand scrupule, son caractère consciencieux. Il perd du temps avec des importuns, à des minuties. ...Mais cela fait partie de sa prestigieuse personnalité, n'est-ce pas ? »

« Le cinéma ne lui rend pas justice. Au contraire, le cinéma lui rend justice, le stylise, en fait Alain Cuny. A la ville, il arrive que ses traits soient moins bien en place, et qu'on ne le retrouve plus, alors qu'en photo, il demeure égal à lui-même, recomposé. Au ciné, l'anormale lenteur de ses gestes le sert. Un acteur vif est si facilement gesticulant, grimaçant. »

« Economie de moyens » — c'est un mérite des bons acteurs. Cuny le possède. Il est naturellement contenu, réservé, plutôt en deçà de l'expression qu'au delà.

Aussi bien, lorsqu'il lui est arrivé de dire au théâtre un texte verbeux, douteux, à grands jeux de scène et éclats de passion, le spectacle fut gênant. Il semblait que l'on répandît en scène, qu'on gâchât un bien précieux. Cette voix étrange pour un peu serait devenue monotone, cette gaucherie, gauche. Cuny se dissipait.

Car il est de ces êtres désireux de bien faire, appliqués, convaincus de leur mission, pleins de goût pour le métier d'acteur, ayant des théories là-dessus, mais ignorant ou voulant ignorer qu'une grâce leur a été souverainement donnée : celle de bien prendre en photo. A cela, ils ne peuvent pas grand-chose. C'est un don. Ils ne peuvent que le porter avec simplicité, y aider avec un peu de rouerie (ça s'appelle alors « avoir du métier »). C'est tout. Ils sont élus.

Alain Cuny est parmi les élus.

Claude MARTINE.



Alain Cuny dans « Solita de Cordoue »

DERNIÈRES NOUVELLES D'HOLLYWOOD



Frank Sinatra, l'antifasciste.



Margo dans « Face au Soleil Levant ».



Cecil B. de Mille, un réactionnaire.

“ HITLER VIT-IL ? ” film contre le nazisme remporte tous les prix mais le fasciste Sam Wood voit des communistes sous tous les lits

HOLLYWOOD, mai. — Pendant la guerre, Hollywood a produit de nombreux films de propagande, soit pour l'armée, soit pour l'O. W. I. (ministère de l'Information). La tendance de tous ces films était évidemment antifasciste.

Dès la fin des hostilités, la grande majorité des producteurs, abandonnant le film de propagande, revint au divertissement pur. Il y a cependant des exceptions.

Antifascisme

Le chanteur Frank Sinatra, en collaboration avec Merwyn Ross, le producteur Frank Ross, le scénariste Albert Waltz et les chansonniers Earl Robinson et Lewis Allan, produisit un court métrage intitulé : *The House I Live In* (La Maison où je vis), dont le prétexte était une ballade de Robinson et Allan. Le film se passe dans le milieu des gamins new-yorkais d'origines très diverses : italienne, juive, anglo-saxonne, etc. Sinatra, en leur chantant sa « maison » (la démocratie), ramène la paix entre tous les gosses.

Ce film obtint un prix de l'Académie des arts et sciences cinématographiques et fut primé par les correspondants étrangers d'Hollywood.

D'autres producteurs poursuivent cependant le même objectif, notamment deux vedettes : Eddie Albert, récemment démobilisé, et sa femme Margo (qui fut l'épouse du célèbre pacifiste Francis Lederer), qui viennent de fonder une firme qui produira de courts métrages et, éventuellement, des films de six à huit bobines, sur des sujets politiques ou syndicaux de tendance antifasciste.

R. K. O. a distribué le film de Sinatra-Le Roy. La Warner-Bros a voulu faire mieux, malgré l'attitude ambiguë qu'elle avait observée au moment de la grève d'octobre dernier, à Hollywood. Elle a donc produit le court métrage *Hitler Lives?* (*Hitler vit-il ?*), qui s'est vu attribuer un nombre de récompenses encore jamais atteint et que les correspondants étran-

gers d'Hollywood viennent de couronner de leur premier Prix de la paix mondiale.

Hitler vit-il ? est un assemblage d'actualités, de fragments de films anciens (*Confession d'un espion nazi*, etc.) et de scènes nouvelles, le tout rattaché à un thème général qui démontre que, si Hitler lui-même est mort, ses idées lui survivent, que ceux qui en sont imbus ne sont pas toujours faciles à démasquer et que la lutte continue. Synthèse intelligemment conçue, le film montre les horreurs des camps de concentration, la discipline des jeunes hitlériens et les plans nazis de conquête mondiale. Il a déjà été doublé en chinois, en espagnol, en portugais et en allemand, et le sera en bien d'autres langues.

Devant son succès, le film ne pouvait rester seul, et la Warner, pour des raisons aussi bien financières que morales, s'est vue forcée de poursuivre son effort. Elle prépare donc une « réponse de l'Amérique à la jeunesse hitlérienne », sous la forme d'une série de courts métrages qui doivent expliquer la démocratie en montrant son sens de la justice et son esprit de *fair play*. Mais, curieuse conception, c'est sur le plan sportif que l'idée a été conçue !

Le premier sujet est en cours de production ; c'est *Tennis Town* (La ville du tennis). Le second sera *Let's go swimming* (Allons nager). Cela nous promet sans doute de bien belles vues de plein air et de sport. Reste à voir si cette réponse subtile, trop subtile peut-être, à l'hitlérisme, aura la valeur et la portée qu'on en attend.

Le revers de la médaille

A cette activité antifasciste répond cependant une activité anticomuniste à tendance fasciste. Car on est frappé du fait que ceux qui se dressent contre le communisme s'opposent en même temps à quelque autre tendance ou collectivité : juifs, catholiques, syndicalistes, etc. L'anticommunisme n'existe jamais à l'état pur.

H. J. S.

◆ Un cinéma de la 5^e avenue à New-York présente un programme entièrement surréaliste avec *Le Sang d'un poète* de Cocteau, *Lot in Sodom* du Dr J. Sibley Watson et *Bizarre, bizarre ! (Drôle de Drame)* de Marcel Carné.

◆ Dès sa démobilisation, Mickey Rooney tournera deux films de la série André Hardy.

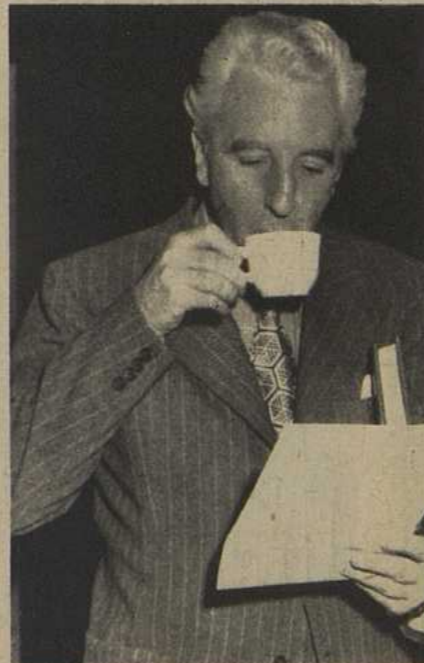
◆ William Keighley, démobilisé : *Lune de miel* avec Joseph Cotten et Shirley Temple.

◆ *Sea of Grass*, de Elia Kazan, sera le quatrième film avec le couple Katharine Hepburn-Spencer Tracy.

◆ La Légion de la décence (catholique et conservatrice) et les journaux du parti communiste américain ont tous deux entrepris une campagne contre l'immoralité de *The Outlaw*, film de Howard Hughes avec Jane Russell.



L'écrivain Kathleen Winsor, devenue célèbre par son roman-fleuve « Ambré », s'amuse à faire un bout d'essai.



Dudley Nichols, scénariste de « La Patrouille perdue », « Le Mousard », « La Chevauchée fantastique », « C'est arrivé demain ».

De notre envoyé spécial Harold J. SALEMSON

◆ Robert Florey, co-réalisateur de *Comedy of Murders*, que Charlie Chaplin commencera l'été prochain.

◆ Charles Boyer à New-York : un documentaire en faveur des enfants de France.

◆ Une suite au Défunt récalcitrant, avec Rita Hayworth, réalisation Alexander Hall.

◆ Une nouvelle série de 17 films Hopalong Cassidy, avec William Boyd, réalisation George Archainbaud.

◆ Retour à l'écran de Ricardo Cortez après quatre ans d'absence.

◆ Alexandre Korda achète les droits d'adaptation à l'écran de la comédie musicale d'Orson Welles inspirée du *Tour du Monde en 80 jours*.

◆ Retour à l'écran de Gene Raymond, démobilisé : *What Nancy Wanted*, avec Brian Aherne.



tandis que, dans les mêmes studios, John Stahl réalise, en Technicolor, une adaptation de son livre.



Après un an et demi de repos, Myrna Loy est revenue sous les sunlights, pour être l'interprète de Frank Ryan dans « So Goes My Love », comédie romantique dans laquelle Don Ameche sera Hiram Maxim, l'inventeur de la mitrailleuse.



John Stahl, l'auteur de « Back Street », a tenté, avec « Leave her to Heaven », un nouveau grand film « dramatique ». Une des premières images du film : Gene Tierney et Cornel Wilde se rencontrent dans le Far-West...



◆ L'actrice Lucille Gleason, candidate au poste de secrétaire de l'Etat de Californie ; Helen Gahan, député, se présente à la réélection ; Albert Dekker (Dr. Cyclops), législateur de Californie, se désiste des élections du mois de juin, pour se présenter l'année prochaine au poste de maire de Los Angeles. Will Rogers Jr., candidat au sénat ; les scénaristes Emmet Lavery et Frank Scully, candidats respectivement à la Chambre des Représentants et à la Législature de la Californie.

◆ Mariage de Freddie Bartholoméo, 22 ans, avec Maely Daniele, divorcée, 28 ans.

◆ Lillian Fontaine, mère de Joan Fontaine et Olivia de Havilland, sera à l'écran, la mère de Paulette Goddard.

◆ Robert Siodmak dirigera *Escape for life*, roman hongrois de Ferenc Kornedi.

◆ Greer Garson déclare : « Dernière Chance est le plus beau film que j'ai vu. »

Quand les stars jouent à la maman... Betty Grable, femme d'Harry James, apporte un soin touchant à la toilette de sa fille Victoria.



Re-tour de manivelle *

Misère du Gag par Roger VITRAC

IMÉZ-VOUS cette histoire : une vieille dame, membre de la Société protectrice des animaux trouve une mouche dans son thé. Elle sonne un valet de chambre : « Auguste, veuillez mettre cette gentille petite bête dehors. — Bien, Madame la Comtesse. » Auguste prend délicatement l'insecte par le bout des ailes. S'en va, mais revient aussitôt : « Madame la Comtesse, il pleut ! » C'est tout. C'est charmant. Et c'est un gag comme on aimerait en voir souvent dans les films français.

Malheureusement, il est plus facile — plus commode et plus économique aussi — de faire pleurer des honnêtes gens que de les faire rire. « Etrange entreprise... » disait Molière.

Pourtant les Américains y parvenaient apparemment sans effort. Qu'on se souvienne : One million dollars legs, If I had a million, etc. On s'étonne que la production française ne présente jamais l'équivalent de ces bandes où le rire était inoffensif, justement parce qu'il n'était qu'un jeu de l'esprit ou non-sens, coquard-l'âne, actes gratuits s'inséraient dans le comique le plus authentique. Cet humour-là est spécifiquement américain. Je sais.

Mais à l'esprit de la langue près, nous trouverions facilement en France des auteurs capables d'inventer un nouveau comique et de provoquer un rire de même qualité. Malheureusement cela coûte très cher. Non pas à concevoir, mais à réaliser. Ce n'est donc pas la faute de l'auteur. C'est celle du producteur. Tous les auteurs qui ont conçu et proposé des « films à gag » me comprendront. Le gag, qui n'est pas purement verbal, le gag qui ne dure que quelques secondes, nécessite le plus souvent deux ou trois déplacements de l'appareil de prise de vues — et parfois même davantage.

Un film normal en compte au minimum cinq cents.

On trouve en moyenne honnêtement dix numéros par jour. Faites le calcul et vous verrez à combien reviendrait, en France, un film comique du style de If I had a million.

Cher. Très cher. Pourtant le drame ne paie pas. Car rien ne vieillit comme la douleur.

Les larmes des vieux films sont aujourd'hui imbuables. Souvenez-vous au contraire du vieux Charlot — et même des premiers Max Linder.

Vous en riez encore. Pieds humides, valeurs sûres de l'autre. Alors ?

Alors, il est bien affligeant que, dans ce pays où chaque éclat de rire vaut un petit million, il nous soit interdit de nous « fendre la pipe ».

A la recherche d'une époque

(Suite de la page 9)

Heureusement il se trouvait que j'avais personnellement étudié le costume du pays de Fougères, à l'occasion d'une série de missions ethnographiques sur cette même région pour le Musée national des Arts et Traditions populaires du Trocadéro.

Ce travail encore inédit m'avait demandé de longues et fatigantes recherches, car le costume a disparu dans la région et il m'avait fallu visiter les unes après les autres les soixantes communes du pays, interroger « les anciens », rechercher au fond des greniers les moindres vestiges de costumes pour parvenir à reconstituer peu à peu le vêtement de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e.

Jusqu'ici, on a toujours habillé les Chouans avec le costume bas breton, ce qui est une grave erreur : « Les Chouans » de Balzac se passent en Haute-Bretagne, aux confins du Maine et de la Normandie et le costume porté par les chouans était tout simplement celui des paysans de la région. C'est-à-dire la petite veste courte, le gilet avec deux rangées de boutons, le pantalon à pont, (certains avaient encore des « braies ») ce chapeau de feutre noir à grands bords ou le bonnet de laine rouge ou bleue d'où sortaient de longs cheveux. L'hiver on portait « la bique », rustique peau de chèvre ou de mouton.

INSI, pour chaque scène, le « documentariste » accumule des renseignements puisés çà et là, des reproductions photographiques de tableaux, de dessins, de gravures, d'objets divers. Il fournit ainsi au décorateur, au costumier, au perruquier, à l'accessoiriste, à l'opérateur, aux artistes et au réalisateur lui-même les éléments historiques qui permettent de reconstituer l'atmosphère authentique d'une époque.

UNION NATIONALE DU SPECTACLE Samedi 11 mai, à 18 heures, au THEATRE GRAMONT « Le Cinéma et l'Histoire » Conférence par J. GREMILLON



A cause d'un bébé « Tombé du Ciel » Jacqueline Gauthier et Claude Dauphin se sont disputés. Après une scène du film que réalise actuellement Emile Reinert, Claude Dauphin ne se gêne pas pour dormir sous l'œil ironique de sa dame.

A PARIS

Ciné-Club Universitaire

SI l'on voulait une preuve de l'intérêt passionné que les jeunes gens portent aujourd'hui au cinéma, il suffirait, pour la trouver, d'assister à une séance du Ciné-Club Universitaire.

L'âge moyen des spectateurs y est celui où l'on croit aux choses, à l'importance, entre autres, d'un moment de l'évolution d'un art, qu'il s'agisse de musique ou de peinture, ou, comme ici, de cinéma. On imagine comment il peut être intéressant d'observer les réactions d'un tel public en présence, par exemple, de l'Age d'Or, que l'on projetait l'autre soir.

On sait que cette œuvre de Luis Bunuel (celui-ci avait déjà à l'époque — 1930 — réalisé Le Chien Andalou), composée sur un scénario de Salvador Dali, est un film surréaliste. On pourrait dire que c'est la mise en images d'un spécimen d'écriture automatique. Ceci admis, et qu'il ne s'agit de rien moins que de réaliser cette émancipation de l'inconscient qui fut l'objet du surréalisme dans toutes ses manifestations, on s'attache à ce récit, qui prend les aspects d'un rêve, comme à une tentative des plus intéressantes : en de nombreux moments, elle atteint son but en identifiant le spectateur à un rêveur maintenant éveillé qui voit se dérouler sur l'écran les phases de son propre rêve.

On a reproché parfois à ce film son manque d'unité intérieure. Le reproche nous semble mal fondé, et si l'on passe sans transition d'un plan à un autre, avec ces retours en arrière que la suppression du temps et de l'espace, propre au rêve, permet au rêveur, c'est que nous sommes effectivement au pays des songes, dont la clef est en chacun de nous. D'où sans doute autant d'interprétations de l'œuvre que d'individus.

Les images sont souvent fort belles. Tout le début du film annonce en outre le Bunuel de Terre sans pain, sa prédilection pour les paysages pierreux, les personnages familières, le parti saisissant qu'il en tire.

Le programme de cette séance était particulièrement intéressant, puisqu'il comportait aussi la projection du Crime de M. Lange (1935), film de Jean Renoir, dont celui-ci a conçu également le scénario, en collaboration avec Jacques Prévert. Œuvre satirique, qui a le mérite rare de n'appuyer jamais, de conserver, dans ses attaques les plus directes, une légèreté d'accent qui n'exclut pas l'efficacité de la satire. Si l'on excepte le prologue et l'épilogue, qui semblent juxtaposés à l'ensemble pour la nécessité du récit, on se trouve devant une œuvre importante, une satire sociale qui aboutit à un optimisme reconfortant.

R. J. S.

CINÉ-CLUBS

A PARIS

film surréaliste. On pourrait dire que c'est la mise en images d'un spécimen d'écriture automatique. Ceci admis, et qu'il ne s'agit de rien moins que de réaliser cette émancipation de l'inconscient qui fut l'objet du surréalisme dans toutes ses manifestations, on s'attache à ce récit, qui prend les aspects d'un rêve, comme à une tentative des plus intéressantes : en de nombreux moments, elle atteint son but en identifiant le spectateur à un rêveur maintenant éveillé qui voit se dérouler sur l'écran les phases de son propre rêve.

On a reproché parfois à ce film son manque d'unité intérieure. Le reproche nous semble mal fondé, et si l'on passe sans transition d'un plan à un autre, avec ces retours en arrière que la suppression du temps et de l'espace, propre au rêve, permet au rêveur, c'est que nous sommes effectivement au pays des songes, dont la clef est en chacun de nous. D'où sans doute autant d'interprétations de l'œuvre que d'individus. Les images sont souvent fort belles. Tout le début du film annonce en outre le Bunuel de Terre sans pain, sa prédilection pour les paysages pierreux, les personnages familières, le parti saisissant qu'il en tire. Le programme de cette séance était particulièrement intéressant, puisqu'il comportait aussi la projection du Crime de M. Lange (1935), film de Jean Renoir, dont celui-ci a conçu également le scénario, en collaboration avec Jacques Prévert. Œuvre satirique, qui a le mérite rare de n'appuyer jamais, de conserver, dans ses attaques les plus directes, une légèreté d'accent qui n'exclut pas l'efficacité de la satire. Si l'on excepte le prologue et l'épilogue, qui semblent juxtaposés à l'ensemble pour la nécessité du récit, on se trouve devant une œuvre importante, une satire sociale qui aboutit à un optimisme reconfortant.

Personnages en quête d'acteurs

QUELS seront les trois principaux personnages de Casque d'Or ? Qui incarnera, à l'écran, Manda, le chef de bande, et Lecca, son rival ? Qui sera Casque d'Or, la muse des apaches parisiens ? Si Roger Vitrac continue d'écrire, comme nous l'avons annoncé, le scénario de cette histoire qui nous ramènera au début de ce siècle, Jacques Becker, qui doit mettre le film en scène, se demande s'il ne va pas abandonner son projet. Car, jusqu'à présent, réalisateur et producteur ne sont pas tombés d'accord sur le choix des interprètes. Le producteur a son idée, Becker a la sienne. Et l'on sait qu'il n'est point homme à changer d'avis. Alors...

J. Z.

Supplément du n° 45

L'ECRAN Français

semaine du 8 au 14 mai

LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Les films qui sortent cette semaine :

AU COEUR DE LA NUIT. Film anglais. Réalisation de Cavalcanti et Charles Christiane. Des personnages racontent des rêves qui se réaliseront par la suite. Michaël Retgrave, Mervyn Johns (Colisée 8, Aubert-Palace 9).

L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

DERNIERE CHANCE (César 8, Club 9). LES DEMONS DE L'AUBE (Madelaine 9). LE CAPITAN (Normandie 9). LA FEMME FATALE (Lord Byron 8, Caméo 9). ETOILE SANS LUMIERE (pour la création d'Edith Piaf) (Français 9). JERICHO (Vivienne 2, Balzac 8, Heider 9, Scala 10). NOUS NE SOMMES PAS SEULS (Biarritz 8). PAYS SANS ETOILES (Marbeuf 9).

et quelques films à voir ou à revoir...

ANGES AUX FIGURES SALES (Montcalm 19). AVENTURES EN BIRMANIE (Agriculteurs 9). BOULE DE SUIF (Bergères-Puteaux). CARNET DE BAL (Studio Etoile 17). DES HOMMES SONT NES (Auteuil-Bon-Cliné 19). DISPARUS DE SAINT-AGIL (Javel 15). DAMES DU BOIS DE BOULOGNE (Le Rivoli 4). LA FIN DU JOUR (Champollion 5). LA REGLE DU JEU (Tolbiac 13). MARIE-LOUISE (Panthéon 7, Cléopâtre Madeline 9). M. SMITH AU SENAT (R. Passy 16). PARADE DES SPORTS (Porte St-Cloud 10). SPLENDID-GALTÉ 14). SCARFACE (Galté-Clitchey 17, Moulin-Rouge 18). TRENTE SECONDES SUR TOKIO (dans de nombreuses salles de quartier). VERTS PATUREGES (Studio Ursulines 6). VIE PRIVÉE D'HENRI VIII (Alésia 14, Studio-28 18).

et si vos enfants vous accompagnent :

CAGE AUX ROSSIGNOLS (République 10, Pèreire 17, Escurial 18). VOLEUR DE BAGDAD (Gauguin-Palace 18). LES PETITES PESTES (Avenue 8). BLANCHE-NEIGE (Saint-Mandé-Palace).

Table with columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. It lists various cinemas and their programs for the week of May 8-14.

CINÉ-CLUBS

MERCREDI 8 MAI JEUNESSES CINEMATOGRAPHIQUES (28 bis, rue Saint-Dominique), 20 h. 30 : Train mongol ; Potamkine. CERCLÉ DU CINÉMA (9 bis, avenue Léna), 20 h. 30 : Métropole.

JEUDI 9 MAI CINE-CLUB MELIES (St. Pigalle), 10 h. : Affaire de la rue de Lourcines; Dandy fait un bégain. CLUB FRANÇAIS DU CINÉMA (21, rue de l'Entrept), 20 h. 30 : Le Chemin du paradis. CINE-CLUB D'ENFANTS CENDRILLON (P. de Chaillot), 14 h. 30 : (même programme le dimanche).

VENREDI 10 MAI CLUB FRANÇAIS DU CINÉMA (21, rue de l'Entrept), 20 h. 30 : Le Chemin du paradis.

SAMEDI 11 MAI MOULIN A IMAGES (Salle Abbesses), 16 h. : Le Fil du cheik.

LUNDI 13 MAI CINE-CLUB DE PARIS (21, rue de l'Entrept), 20 h. 30 : La Vie de plaisir.

MARDI 14 MAI CINE-CLUB 46 (Ciné Delta), 20 h. 30 : L'Homme le plus laid du monde. CLUB FRANÇAIS DE NEUILLY (Salle Trianon), 20 h. 30 : Miracle des loups. CERCLÉ DU CINÉMA (9 bis, av. Léna), 20 h. 30 : Petit lord Fauntleroy. CINE-CLUB UNIVERSITAIRE (21, rue de l'Entrept), 20 h. 30 : Sept ans de malheur ; Ploniers.

M... A... tecti... mo... ne... te... Au... Pin... s'et... plei... main... aim... les... éco... plei... de... sait... par... for... mill... mill... C... frai... le... me... jeu... à-l... rait... aut... con... Hei... l'anni... costum... l'occa... ethno... région... Arts... Troca... Ce... demai... rechet... paru... fallu... tres... pays... rechet... les m... pour... peu... XVIII... Jus... U... Sar... au... « L... Con...

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. It lists various theaters and their programs across different districts like Ecole Militaire, Champs-Élysées, Boulevards-Montmartre, Porte-Saint-Denis-République, and Nation-République.

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. It continues the list of theaters and programs, including districts like Gobelins-Italie, Montparnasse-Alésia, Grenelle-Vaugirard, Passy-Auteuil, and Wagram-Ternes.



L'ECRAN
français

PEGGY CUMMINS, L'« AMBRE » DE L'ECRAN

Cette jeune actrice anglaise a été spécialement engagée par Hollywood pour incarner l'héroïne d'« Ambre », le film que John Stahl réalise actuellement d'après le roman de Kathleen Winsor. Ce livre, récemment traduit en français, a été, aux Etats-Unis, le plus gros succès de librairie de l'an dernier.